



ÉPITRE DEDICATOIRE

A son altesse Madame la Landgrave de Hesse, la Douairière, princesse de l'Empire¹

Madame,

Nous lisons au livre des Juges que Samson approchant de Timna, où il allait épouser une Philistine, rencontra un jeune lion qui le voulait dévorer, mais que par la force du naziréat, duquel Dieu l'avait miraculeusement revêtu, il déchira de ses mains cette furieuse bête. L'histoire sainte ajoute que Samson retournant quelques jours après pour voir le corps mort de ce lion, il y trouva du miel fort agréable, dont il mangea, et fit manger à son père et à sa mère. Et c'est ce qui donna lieu à cette énigme² que les Philistins ne purent deviner : De celui qui mangeait est procédée la viande ; et du fort est procédée la douceur. Je puis dire, Madame, qu'il nous arrive quelque chose de semblable à nous qui allons, non point en quelque bourgade de la Palestine, pour nous allier avec quelque étrangère de la maison de Dieu, et pour y faire un festin de peu de jours, mais en la Jérusalem céleste, pour nous jeter entre les bras de notre divin Epoux, et pour célébrer les magnifiques noces qui nous sont préparées dès la fondation du monde, et qui dureront jusqu'au jour de l'éternité. Lorsque nous sommes à la porte de cette cité triomphante, et à la veille de ces noces royales, nous rencontrons la mort qui, comme un lion rugissant, ouvre sa gueule pour nous engloutir. Mais quelque terrible et quelque épouvantable qu'elle soit, Dieu nous arme d'une sainte hardiesse, et nous fait la grâce de la combattre et de la vaincre par la force de son Esprit, et de la déchirer avec les mains de la précieuse foi qu'il nous a donnée. Jésus-Christ, notre vrai Samson et notre grand soleil, qui a détruit la mort, et qui a mis en lumière la vie et l'immortalité par l'Évangile, est celui qui accomplit sa vertu en nos infirmités, et qui nous rend plus que victorieux de cette cruelle et irréconciliable ennemie. C'est lui qui nous donne le courage d'avancer la main de notre foi dans les entrailles de ce vieux lion et qui nous en fait recueillir le miel des consolations les plus douces et les plus ravissantes. Et non seulement nous savourons ce miel admirable et divin, mais nous en présentons aux bonnes et saintes âmes, qui prennent plaisir à goûter le don céleste, et les puissances du siècle à venir. Le Père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation, nous console et nous fortifie contre toutes les frayeurs de la mort, afin que de la consolation dont nous sommes consolés, nous puissions aussi consoler les autres.

¹ Selon mes recherches, il s'agit de Amalie Elisabeth von Hanau-Münzenberg (1602-1651), régente suite à la mort du Landgraf Wilhelm V. von Hessen-Kassel, en 1637.

² Au temps de Drelincourt, ce mot est encore masculin.

Par ce moyen-là, Madame, nous ne sommes pas en peine d'expliquer cette énigme¹, ni obligés à en taire l'explication, De celui qui mangeait est procédée la viande, et du fort est procédée la douceur. Car notre Seigneur a déclaré ce secret à sa fidèle épouse, et il lui a permis de le divulguer par toute la terre. Et même, il trouve bon qu'elle le découvre à ses plus grands ennemis. A tous ceux qui comprennent ce mystère, et qui en font leur profit, il leur donne, non point quelque linge, et quelque robe de rechange prise sur ses ennemis, mais un crêpe² fin et luisant, qui sont les justifications des saints ; et une robe blanchie en son propre sang. Dès maintenant, il les orne de sa justice, et les pare de sa sainteté ; et un jour il les revêtira de sa gloire et de son immortalité, et changera leur misère en des félicités éternelles.

Il n'est rien qui mange et qui dévore plus que la mort. Car il y a près de six mille ans qu'elle ne cesse de manger et de dévorer tous les animaux qui sont sur la terre ; et en un seul jour, elle engloutit des millions d'hommes, sans qu'elle soit rassasiée, et que jamais elle dise, C'est assez. Il n'y a rien aussi de plus fort. Car elle abat de son souffle les plus puissants princes et les plus redoutables monarques ; et en un moment elle enlève des nations toutes entières, et de grandes armées victorieuses et triomphantes. Cependant, il est certain qu'au regard des vrais fidèles, il n'est rien de plus doux, ni qui apporte plus de consolation et de joie. Samson ne trouva qu'une seule fois du miel dans le ventre du jeune lion qu'il avait déchiré, mais jamais nous ne portons la main de la foi dans les entrailles de ce vieux lion, que nous n'en tirions quelque rayon de miel. Jamais nous n'entrons dans une sérieuse méditation de la mort, qu'avec l'assistance de Dieu nous n'y rencontrions des joies et des consolations qui ne se peuvent exprimer.

A parler proprement, toutes ces divines douceurs, et toutes ces consolations ineffables, ne procèdent point de notre mort, et ne s'engendrent point dans notre tombeau, mais elle découlent du Calvaire, et elles naissent du rocher d'éternité. Je veux dire, Madame, que c'est la précieuse mort du Seigneur Jésus, qui nous délivre de toutes les frayeurs de la mort, et qui nous est une source de vie. C'est par la croix de ce grand Dieu et Sauveur que nous montons au ciel, et tout ce que nous espérons de gloire et de félicité est le prix de son sang, et le fruit de ses bienheureuses souffrances.

C'est là, Madame, le riche sujet de ce traité que je prends la hardiesse d'offrir à Votre Altesse. Et j'ose dire que ce n'est pas pour gagner l'honneur de sa bienveillance. Car il a plu à Votre Altesse de m'en donner des témoignages si illustres, que je n'en pourrais douter sans crime. Ce n'est pas non plus pour m'acquitter des obligations que Votre Altesse a acquises sur moi, ni pour aucune espérance que cet ouvrage se trouve digne d'une si grande princesse. Car quand il aurait plu à Dieu de me départir pus de grâces, et que j'aurais assez de temps et de loisir pour les employer, je ne pourrais pas en tout ce cours de ma vie, reconnaître la moindre des faveurs de Votre Altesse, ni rien écrire qui réponde à la grandeur de son mérite. Ce n'est pas aussi, Madame, que je croie que Votre Altesse ait besoin de ma plume, quand elle serait plus coulante et mieux taillée, ni de mes discours, quand ils seraient plus relevés et mieux polis. Car bien que j'apprenne, à mon très grand regret, que Votre Altesse a un corps travaillé de grièves³ douleurs, et que la mort tient assiégé depuis quelques années, je sais bien aussi que Dieu a mis en son âme une vive source de consolations, et qu'il y fait resplendir les plus belles lumières de sa

¹ Au temps de Drelincourt, ce mot est encore masculin.

² étoffe un peu frisée et fort claire, qui est faite de laine fine ou de soie crûe et gommée

³ grand et fâcheux

grâce. De sorte que si j'étais si heureux que d'avoir la communication de ses saintes pensées, et de les pouvoir représenter sur ce papier, mon livre se pourrait dire achevé, et il aurait l'ornement et les perfections qui lui manquent.

Ce qui me fait parler de la sorte, n'est pas que je pense que Votre Altesse dédaigne d'être consolée par des hommes mortels, et qu'elle méprise le baume de Galaad, pour lui être présenté en des vases de terre. Car si le Fils de Dieu, qui est la sagesse¹ éternelle du Père, et la source de toutes nos consolations, et de qui procède le Consolateur, n'a point rejeté les anges qui le vinrent consoler en ses angoisses, une âme religieuse et chrétienne comme celle de Votre Altesse qui a appris de son Sauveur à être débonnaire² et humble de cœur, n'a garde de refuser les consolations que lui apportent les ministres de l'Évangile, qui sont les anges que ce divin Sauveur tient en sa main droite, et qu'il emploie en son œuvre. Mais, Madame, quand de telles consolations seraient encore plus agréables à Votre Altesse, elle n'aurait pas affaire d'un secours étranger, comme le mien, vu qu'elle a dans son propre pays quantité d'excellents pasteurs, et de doctes et profonds théologiens, auxquels je ne prétends point de m'égal.

Enfin, Madame, voici ce qui m'a incité à employer un nom si illustre et si glorieux que celui de Votre Altesse. J'ai cru que pour rendre mon ouvrage plus accompli, et pour en couvrir les défauts, j'y devais mettre au frontispice une image vivante des enseignements que je propose, et des consolations que je tâche de donner à l'âme fidèle. Or, Madame, ceux qui ont l'honneur de connaître Votre Altesse m'avoueront que je ne pouvais rien choisir de plus à propos, et ils verront en elle les vives couleurs d'une beauté dont je n'ai peint que les ombres.

Votre Altesse a fait voir à toute l'Europe, par une heureuse expérience, que les soins de Marthe ne sont point incompatibles avec la dévotion de Marie. Car elle a passé une bonne partie des jours et des nuits aux pieds de son Sauveur. Le parfum de ses prières est souvent monté au ciel, et en a fait descendre une infinité de bénédictions. Elle s'est entretenue avec Dieu, comme si elle n'avait jamais conversé qu'avec les anges, et que son âme fût séparée de toute matière. Mais cela ne l'a point empêchée de donner les heures nécessaires aux soins de sa maison, et de s'employer aux affaires publiques avec autant de suffisance³, de facilité et de succès, que si elle n'eût jamais vécu que dans le monde, et qu'elle eût passé toute sa vie dans les affaires du siècle.

Votre Altesse a voulu imiter le plus sage de tous les princes qui ont jamais régné. Car comme le roi Salomon édifia le temple de Dieu, et qu'après cela, il bâtit sa maison royale, ainsi, Madame, le premier et le principal soin de Votre Altesse a été d'édifier l'Église et d'avancer le règne de Dieu. Elle ne s'est pas contentée de conserver en son pays le chandelier d'or que Dieu y a posé de la main de sa grâce, et de faire que son palais fût un lieu sacré, où l'on adorât Dieu religieusement le soir et le matin. Mais aussi elle s'est employée, avec un zèle fervent, à procurer aux autres ce glorieux avantage de servir Dieu selon la pureté et simplicité de l'Évangile. Et après avoir travaillé de tout son pouvoir à ces œuvres de piété, elle s'est mise à bâtir la maison de Monseigneur son fils, mais plutôt à réparer ses brèches et à lui rendre son ancien lustre.

¹ sagesse

² doux et bienfaisant

³ compétence, intelligence, talent

On sait, Madame, quelle était la face des affaires¹, lorsqu'il plût à Dieu de retirer à soi, en la fleur de son âge, ce grand héros, feu Monseigneur votre époux de glorieuse mémoire, qui avait eu la générosité de lever le premier l'étendard pour la liberté de l'Allemagne, et de joindre le bras victorieux de cet illustre conquérant, l'incomparable Gustave, l'Alexandre de nos jours. Le pays de Hesse était alors en une désolation extrême, et la plus grande partie en la puissance de l'ennemi. Les finances étaient épuisées, et les armées toutes dissipées. Le courage de la plupart était abattu, et la consternation presque universelle. Et ce qui est encore plus étonnant, votre Altesse ne s'était jamais mêlée de la conduite de l'état, et particulièrement de ce qui regarde la guerre. Cependant, lorsqu'elle se vit obligée à prendre le timon des affaires, et à accepter la régence, elle espéra contre toute espérance en celui qui fait revivre les morts, et qui appelle les choses qui ne sont point comme si elles étaient. Et elle parut aussitôt avec autant de sagesse, de prudence, et de courage, que si elle eût étudiée toute sa vie la plus subtile politique, qu'elle eût présidé en tous les conseils d'état, et qu'elle eût marché dès son enfance à la tête des armées. Il semblait que ce fût une personne que Dieu eût formée de nouveau pour un temps si difficile, et sur laquelle il eût pris plaisir à verser tout à coup la riche abondance de ses grâces. Mais c'est que toutes les belles lumières de son esprit, et toutes ses vertus héroïques avaient été cachées jusques alors sous le voile d'une sainte modestie et d'une humilité chrétienne.

On vit en moins de rien Votre Altesse rétablir les armées, regagner tout le pays, élargir les frontières, et conquérir sur l'ennemi des villes et des provinces, Dieu ayant voulu faire connaître qu'il peut en nos jours, aussi bien qu'aux premiers âges du monde, susciter des héroïnes pour juger son peuple et pour animer² les capitaines et les généraux d'armées. Jamais il ne s'est vu plus de lumière ni de plus généreuses résolutions dans les plus grandes difficultés, jamais plus d'humilité ni plus de reconnaissance dans la plus florissante prospérité, et jamais plus de cœur ni plus de résignation dans les extrêmes dangers. Nommément lorsque le plus indigne des faveurs de Votre Altesse, et le plus ingrat de tous les hommes, entra dans votre pays avec les plus considérables forces de l'Empire, qu'il mit le fer et le feu par toute la campagne, et qu'il menaçait les villes et les forteresses. Toutes les personnes affectionnées³ au bien public, et au repos de la chrétienté, et particulièrement les serviteurs de votre illustre maison, étaient dans des frayeurs mortelles, dans des pleurs et dans des gémissements, et ils attendaient, à toute heure, qu'une funeste nouvelle. Mais au milieu de tant d'agitations, Votre Altesse demeura ferme et constante, et elle regarda tous ces feux d'un même œil que Moïse considérait le buisson qui était dans les flammes sans s'y consumer. Ce n'est pas qu'elle fût insensible aux maux que souffraient les habitants de la campagne, mais c'est que des yeux de la foi elle apercevait la délivrance. Elle ne l'attendait pas du bras de la chair, ni d'aucune puissance qui fût sur la terre. Car selon les apparences humaines, elle n'avait point alors de forces à opposer à un torrent si impétueux, et les armées des Confédérés étaient toutes, ou éloignées ou occupées ailleurs. Mais Votre Altesse se confiait en Dieu, dont elle avait tant de fois éprouvé le secours en ses plus grandes nécessités. Et je m'assure⁴ qu'elle chantait souvent avec le roi-prophète, Le Seigneur est ma lumière, et ma délivrance. De qui aurai-je peur ? Le Seigneur est la force de ma vie. De qui aurais-je frayeur ? Je crois pouvoir dire sans excès, que ce grand prince, dans ses plus effroyables dangers, n'était pas plus certain de sa délivrance, que Votre Altesse était assurée de la sienne. Et je sais qu'elle en écrivit à Monseigneur son fils, avec autant de certitude, que si elle l'eût eue

¹ comment se présentaient les affaires

² exciter, inciter

³ passionnées, concernées, dévouées

⁴ je me porte garant ?

devant ses yeux. Dieu non seulement exauça les prières de Votre Altesse, mais aussi il lui donna au-delà de son attente. Car cette armée formidable se retira sans avoir attaqué aucune place d'importance, et ce prodige d'ingratitude, qui en était le chef, sentit la main du souverain Juge appesantie sur sa tête criminelle. Dieu le couvrit de honte et de confusion, et le fit mourir aux pieds de Votre Altesse. Ayant voulu que celui que votre clémence avait épargnée, fût un objet de sa justice, et un exemple mémorable de sa divine vengeance.

Avec la foi de Votre Altesse on a vu reluire¹ en ces grandes épreuves une charité merveilleuse. Entre une infinité d'illustres exemples, j'en ai appris un qui mérite d'être gravé en lettres d'or, et laissé à la postérité comme un sacré monument. En un temps où vos armées étaient employées ailleurs et qu'il était impossible d'empêcher le pillage de la campagne, Votre Altesse fit racheter de ses deniers ce qui avait été ravi, et le fit rendre à ceux à qui il appartenait. Après cela, Madame, il ne se faut pas étonner si ces pauvres gens, durant même leur plus grande misère, s'estimaient heureux de se voir sous une si admirable régence, et si maintenant ils vénèrent Votre Altesse non seulement comme la mère de leur prince, mais aussi comme la mère de leur patrie.

Je ne dis rien, Madame, que toute l'Europe ne sache, et que la renommée ne publie par tout l'univers. On sait combien Votre Altesse a fait paraître de fermeté en ses alliances, de candeur² en ses traités, et de fidélité en toutes ses promesses. On sait ce qu'elle a contribué à soutenir le fais³ de la guerre, et à acheminer les choses à une heureuse paix. Dieu lui a fait la grâce de réunir aux Etats de Monseigneur son fils, non seulement ce qui en avait été ôté par la violence de la guerre, mais aussi ce qu'on en avait usurpé par l'injustice de la paix. De sorte qu'elle les a remis entiers et paisibles entre les mains de Son Altesse. On ne saurait assez admirer que Votre Altesse ait eu le bonheur d'achever sa régence avec les louanges et les acclamations de tous les ordres et des personnes de toute condition. Et je n'en excepte point les capitaines ni les soldats, qui exaltent jusques au ciel la justice et la libéralité de Votre Altesse. Par son adresse singulière ils ont gaiement changé leurs épées en hoyaux⁴, et leurs hallebardes en serpes⁵. De sorte que s'il plaît à Dieu de bénir leur travail, comme il a fait leurs armes, on verra renaître un siècle d'or.

Pour comble de bénédiction, en vos Etats, Votre Altesse voit en son illustre famille tout ce qu'il peut y avoir au monde de plus doux et de plus aimable. Elle se voit mère d'un sage et vertueux prince, qui dès sa première jeunesse a attiré sur soi les yeux et l'admiration de chacun, et qui a répandu⁶ la gloire de son nom en tous les lieux qu'il a honorés de sa présence. Votre Altesse se voit aussi mère de princesses qui sont les vraies images de ses vertus héroïques. Elle voit en sa maison une concorde du tout admirable, et Messieurs ses enfants vivre dans une union aussi parfaite que s'ils étaient tous animés d'une même âme. Leurs grandes et hautes alliances sont comme autant de colonnes d'airain, pour appuyer la glorieuse maison de Hesse, qui, avec la protection du ciel, est pour résister aux injures du

¹ paraître avec éclat

² bonne foi, sincérité

³ fait ?

⁴ Hoües à deux fourchons, dont on se sert à fouiller la terre

⁵ Serpe est un instrument de fer, large et plat, recourbé vers la pointe, emmanché de bois, dont on se sert pour couper du bois, émonder des arbres, les tâiller

⁶ répandu

temps et à la révolution des siècles. Enfin, Madame, Votre Altesse se voit revivre en la personne de Messeigneurs ses petits enfants, et Dieu veuille qu'elle puisse voir encore de leur postérité.

Comme les âmes les plus saintes et les plus dévotes, et qui ont le plus de sujet de se glorifier devant les hommes, sont celles qui s'humilient davantage devant Dieu, aussi Votre Altesse que nous pouvons comparer à un parfait diamant, où notre œil n'aperçoit aucun défaut, se représente sans cesse l'œil de la divinité qui perce les abîmes, et devant lequel les cieux même ne se trouvent point purs. C'est pourquoi elle ne se laisse point emporter à l'admiration de ses éclatantes vertus, ni charmer par les louanges extraordinaires que toute la terre lui donne. La pureté de son âme, les lumières de son esprit, et toutes les grâces dont il a plu à Dieu de l'orner et de l'enrichir, ne lui enflent point le cœur. Elle ne se flatte¹ point de l'opinion de ses mérites, et elle ne s'appuie nullement sur sa propre justice. Mais elle met toute sa fiancé² et toute son espérance en la miséricorde de Dieu, et au mérite infini de la mort et passion de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est dans le précieux sang de ce divin Rédempteur qu'elle espère de blanchir sa robe, et d'être mise en un état convenable pour entrer en la sainte cité, et pour comparaître devant le trône de Dieu avec tous les esprits triomphants.

Votre Altesse se peut dire l'une des plus glorieuses princesses qui soient aujourd'hui sur la terre, vu qu'elle est chérie et honorée de plusieurs grands princes et des plus puissants états, et que ceux-là même qui lui ont été les plus contraires louent sa vertu et admirent sa générosité ; et elle se peut dire aussi l'une des plus heureuses mères qui soient au monde, vu qu'elle reçoit de Messeigneurs ses enfants tous les respects et toutes les affections cordiales qu'une bonne et vertueuse mère peut désirer des enfants les plus sages et les plus parfaits. Et néanmoins son cœur n'est non plus attaché ici-bas que si elle n'y voyait aucune fleur de prospérité, et qu'elle n'y respirât aucun air de consolation et de joie. Il y a longtemps qu'elle a disposé de toutes choses comme si elle était prête à rendre le dernier soupir, et à comparaître devant le tribunal de Dieu. Elle a toujours devant ses yeux la mort que Dieu a ordonnée à tous hommes, mais plutôt le Prince de vie duquel elle espère une bienheureuse immortalité. Elle le considère, non seulement comme mort et crucifié pour elle, mais comme relevé glorieusement du tombeau, comme régnaient et triomphant dans le ciel, et comme lui tendant les bras pour l'y recevoir. Elle goûte déjà des joies et des félicités dont son âme doit être rassasiée au sortir de ce misérable monde. Elle contemple, des yeux de sa foi, la lumière et l'incorruption³ dont son corps sera revêtu au jour de la bienheureuse résurrection des justes, et son espérance s'élève jusques au comble de la béatitude et de la gloire où elle doit être transportée en corps et en âme, lorsque Jésus-Christ viendra des cieux, pour être glorifié en ses saints, et rendu admirable en tous les croyants.

Les maux les plus violents dont il plaît à Dieu d'exercer Votre Altesse, n'ébranlent point sa foi, et n'abattent point sa constance. Au contraire, au milieu de ses douleurs aiguës, non seulement elle possède son âme par sa patience, mais elle se réjouit en Dieu d'une joie inénarrable et glorieuse. Elle sent que la vertu de Dieu s'accomplit en son infirmité ; et que si l'homme extérieur se déchet⁴, l'intérieur se renouvelle de jour en jour. Elle reconnaît que, tout bien compté, les souffrances du temps présent ne sont point à contrepeser⁵ à la gloire qui doit être révélée en nous. Elle se console comme si déjà Dieu

¹ espère

² confiance

³ incorruptibilité

⁴ se dégrade

⁵ contrebalancer

avait essuyé toutes ses larmes, et qu'il l'eût déjà admise à la contemplation de sa face. En un mot, avant que Dieu la reçoive en son paradis, elle a comme reçu le paradis en son cœur, et son âme tressaille de joie après le Dieu fort et vivant.

Votre Altesse est en un lieu si éminent, et ce que je dis d'elle est si fort connu, que l'on trouvera, sans doute, que de mettre en avant un si riche exemple, c'est faire une agréable récapitulation de tous les enseignements à bien vivre, de toutes les dispositions à bien mourir, et de toutes les consolations que je veux donner à l'âme fidèle, et que c'est mettre toutes ces choses-là en leur plus grand lustre¹ et en leur plus beau jour. Cela paraîtrait encore davantage si j'avais achevé le portrait de Votre Altesse. Mais c'est que je n'ai garde d'entreprendre. Et même ce n'a été que d'une main tremblante que j'y ai donné ce coup de pinceau. Car, Madame, les choses les plus belles et les plus parfaites sont les plus malaisées à représenter. Il est beaucoup plus facile de peindre des rochers et des montagnes, des bois touffus et des ombrages, que des rubis et des diamants, ou que le soleil et les étoiles. Et quand même on pourrait décrire une vie si éclatante que celle de Votre Altesse, il faudrait une meilleure plume que la mienne, et plus exactement informée de toutes les actions pieuses et héroïques de Votre Altesse. Il se faudrait résoudre à faire un livre, et non pas une épître. Et après tout, quelque simple que fût la narration, ceux qui n'ont pas l'honneur de connaître particulièrement Votre Altesse s'imagineraient que ce serait un panégyrique plein d'hyperboles. Qui plus est, Votre Altesse a tant de modestie, et une si profonde humilité, que si elle voyait toutes ses vertus dépeintes de leurs vives couleurs, elle se plaindrait d'avoir été flattée. Et même je ne suis pas sans appréhension que ce peu de traits que j'en ai tiré, quelque grossiers qu'ils soient, ne l'importune. Mais, Madame, j'ai cru que cela était requis pour l'édification de l'Eglise, à laquelle toutes les actions de votre belle vie se rapportent, comme des lignes à leur centre. Si le Fils éternel de Dieu a commandé de publier jusques à la fin du monde, l'action de cette sainte femme qui épandit² sur sa tête un parfum de grand prix, dont l'odeur remplit toute la chambre, pourrions-nous taire la piété et la dévotion de Votre Altesse qui répand en tant de provinces et de royaumes, des parfums qui valent mieux et qui sont de plus suave odeur, que tout le baume de la Palestine, et que toutes les senteurs aromatiques de l'Arabie.

Il n'y a, Madame, qu'une seule chose où je trouve que Votre Altesse ne doit point être imitée, et je lui demande pardon, si je prends la hardiesse de la publier. C'est, Madame, que votre vie étant si nécessaire à l'Etat, à l'Eglise, et à votre maison, néanmoins Votre Altesse ne la conserve pas avec assez de soin. Et il se peut dire, sans offenser la vérité, que vous avez été prodigue de votre santé, et qu'ayant toujours été fort charitable envers les autres, vous avez été, en quelque façon, cruelle à vous-même. De sorte, Madame, que s'il vous est jamais arrivé de commettre quelque injustice, ç'a été envers votre propre personne. Car je sais que Votre Altesse s'est si peu épargnée elle-même, qu'après avoir passé tout le jour, et une bonne partie de la nuit, en des exercices de piété, ou aux affaires de l'Etat et de sa maison, lorsqu'elle était au lit elle y prenait si peu de repos qu'elle pouvait bien dire comme l'épouse mystique, j'étais endormie, mais mon cœur veillait. Qui plus est, Votre Altesse souffrait, et même elle commandait, qu'on la réveillât de ce demi-dormir à toutes les occasions importantes. En quoi elle n'a été que trop bien obéie. Je me persuade aussi, Madame, que lorsque Votre Altesse par une bonté singulière, s'abaisse à entretenir jusques au moindre de ceux qui ont l'honneur de l'approcher, son esprit

¹ éclat

² répandit

est élevé en de plus hautes et sublimes pensées. De sorte que ce n'est pas de merveilles, si le corps est tombé en de si grandes faiblesses ; vu que ses esprits se dissipent par un travail sans relâche, et qu'il est comme abandonné de l'âme, qui est en de continuelles abstractions, et qui n'est pas tant dans ce corps qu'elle anime, que dans le ciel où est son trésor et son cœur.

Pour inciter les autres à se disposer saintement à la mort, et à se consoler en l'espérance d'une meilleure vie, je leur ai proposé l'exemple de Votre Altesse. Mais à vous, Madame, pour obliger Votre Altesse à mieux conserver sa vie, et à faire de plus grands efforts pour recouvrer sa santé, j'ai à mettre devant ses yeux l'exemple de l'apôtre St Paul ; et je ne pense pas qu'il se puisse rien concevoir ni de plus illustre ni de plus à propos. Car cet homme de Dieu avait eu autant de fatigue qu'on en peut avoir au monde. Il avait encouru autant de dangers qu'on s'en peut imaginer. Il avait souffert toutes sortes de maux et de misères. Et même, si Votre Altesse a de piquantes douleurs en son corps ; aussi, de peur que ce grand apôtre ne s'élevât à cause de l'excellence des révélations, Dieu avait mis une écharde en sa chair. Enfin, si les douleurs de Votre Altesse continuent, nonobstant ses prières fréquentes, et celles de ses serviteurs ; de même, ce saint apôtre avait prié Dieu plusieurs fois, qu'il lui ôtât cette écharde douloureuse. Mais Dieu lui avait répondu, Ma grâce te suffit. D'ailleurs, personne n'avait jamais vu si clairement, ni goûté avec tant de plaisir, les joies et les félicités du paradis. Car il avait été ravi jusques dans le troisième ciel, et il y avait contemplé des choses inénarrables, et qu'il est impossible d'exprimer. C'est la raison pour laquelle, lorsqu'il se considère soi-même, il désire de déloger de¹ ce corps pour être avec le Seigneur Jésus, et il reconnaît que cela lui serait beaucoup meilleur. Mais quand il pense à l'Eglise de Dieu, à laquelle sa présence était si chère et si précieuse, et ses travaux étaient si nécessaires et si utiles, nonobstant toutes ses grandes amertumes et ses brûlantes douleurs, il désire de demeurer ici-bas, et de continuer les labeurs de son saint ministère. Ainsi, Madame, quand Votre Altesse songe aux afflictions qui traversent la plus heureuse vie du monde, et qu'elle sent les douleurs qui tourmentent son corps, et que d'autre côté, elle médite la gloire et les félicités du paradis, elle a grand sujet de soupirer après ce délogement², et d'être altérée de la face de Dieu. J'avoue aussi, que tous les contentements qu'elle peut avoir sur la terre, ne sont rien auprès des joies qui l'attendent dans le ciel ; que tous les honneurs qu'elle peut recevoir ici-bas, ne sont point à comparer à la couronne de gloire qu'elle espère au bout de sa course ; que toutes les douceurs de sa maison ne sont que comme une goutte d'eau, au regard du fleuve de délices où elle doit être éternellement abreuvée dans le paradis de Dieu, et que le plaisir qu'elle a de voir Messieurs ses enfants, est peu de chose auprès du rassasiement³ de joie qu'elle trouvera en la contemplation du glorieux visage de son Père céleste. Et néanmoins, Madame, j'ose bien dire à Votre Altesse que l'édification publique et particulière la doit induire à suspendre pour un temps le désir de posséder ces divines voluptés, et l'obliger à rechercher avec plus de soin le recouvrement de la santé. C'est, Madame, à quoi je prends la liberté de conjurer Votre Altesse par ce zèle ardent qui la ronge, par cette pure et chrétienne charité qui l'enflamme, par cet amour véhément et sincère qu'elle porte à l'Eglise que notre Seigneur a rachetée par son propre sang, et pour laquelle il a quitté pour un temps le domicile céleste ; et enfin, par toutes les tendresses de Messieurs vos enfants, à qui votre sainte présence apporte tant de consolation et de joie, qu'ils croiront avoir une double vie tandis qu'ils verront vivre Votre Altesse, et qu'ils recevront les bénédictions de sa bouche.

¹ quitter

² départ

³ état de celui qui est rassasié

Quant à nous, Madame, nous nous sentons obligés à prier Dieu, de toutes les puissances de notre âme, qu'il laisse longtemps sur la terre une si belle lumière et un si riche exemple de vertu et de sainteté de vie ; et que lorsque Votre Altesse sera rassasiée de jours, et comblée de toutes sortes de bénédictions, Dieu lui fasse la grâce de témoigner plus de résolution chrétienne et de sainte résignation à la volonté du Seigneur, que je n'en propose en mon écrit ; qu'elle sente plus d'assistance, de consolation, et de joie, que je n'en fais espérer à l'âme fidèle, et que Dieu lui donne plus de gloire et de félicité que les hommes et les anges n'en peuvent concevoir. Qu'à son départ de ce monde, il reçoive son âme bienheureuse dans son repos éternel. Que lorsque le Seigneur Jésus viendra des cieux avec les anges de sa puissance, il réveille, au son de la trompette de l'archange, son corps endormi dans le tombeau, et le rende conforme à son corps glorieux. Et enfin, qu'il lui fasse posséder à jamais, en corps et en âme, le royaume qu'il a préparé à ses élus avant la fondation du monde. Ce sont là, Madame, les vœux et les prières que je présente à Dieu avec toute l'ardeur et toutes les affections dont je suis capable. Je suis Madame, de Votre Altesse le très humble, très obéissant, et très obligé serviteur Drelincourt.